

Toxicomanie féminine

Collection « Carnet/PSY »
dirigée par Manuelle Missonnier

Écrite par des cliniciens pour des cliniciens, la revue mensuelle le « Carnet/PSY » (www.carnetpsy.com) est un outil fédérateur des professionnels de la psyché. Source d'informations sensibles, c'est aussi une vivante agora accueillant les débats actuels qui dynamisent les pratiques.

Les ouvrages de la collection « Carnet/PSY » actualisent, développent et prolongent les temps forts éditoriaux plébiscités par les abonnés de la revue.

Praticiens avertis et étudiants trouveront dans ces dossiers et documents des repères organisateurs pour relever le défi du soin.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Olivier Thomas

Toxicomanie féminine

Du traumatisme sexuel
à l'amour de transfert

Préface de
Roland Gori et Serge Lesourd

The logo for Érès editions, featuring a stylized lowercase 'é' with a vertical line through it, followed by the word 'rès' in a bold, sans-serif font. The word 'éditions' is written in a smaller font size vertically along the left side of the 'é'.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2377-3
Première édition © Éditions érès, 2006
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉFACE.....	7
INTRODUCTION.....	17
MÉTHODOLOGIE	21
Le lieu d'exercice de la pratique	21
Typologie du public reçu	23
Quelle place et quelle position pour le psychologue clinicien auprès des toxicomanes ?	25
Méthodologie de la recherche	34
PSYCHANALYSE ET TOXICOMANIE	44
Quelle est l'évolution et la teneur des discours sur la toxicomanie ?	45
Quel est le destin particulier des cures psychothérapeutiques ou psychanalytiques avec les toxicomanes ?	57
L'addiction : une ancienne formule, un nouveau concept. L'addictologie : une nouvelle discipline	64

LA TOXICOMANIE FÉMININE.....	71
Approche épidémiologique et historique.....	71
Les modalités de la rencontre : le registre de la douleur.....	74
Phénoménologie clinique	84
La drogue	101
La question du transfert.....	103
LE TRAUMATISME SEXUEL	107
La fonction du traumatisme dans l'étiologie des névroses.	108
Problématique, ou comment en finir avec le traumatisme	141
LA PASSION DE TRANSFERT	148
Léa : l'histoire d'une rencontre psychothérapeutique	148
Constructions théorico-cliniques.....	175
La drogue n'est pas l'objet	180
La scène traumatique	186
La folie	190
Un transfert érotomaneiaque. L'érotomanie comme modèle de l'amour qu'elle nous porte	201
L'objet de la passion. Les trois temps de l'objet.....	207
La haine	209
L'AMOUR DE TRANSFERT	217
Retour à Freud. Le transfert est l'amour de transfert	217

Le traitement de l'amour de transfert	226
Les conditions d'émergence et le destin de l'amour de transfert	234
Logique des passions. Le dévoilement.....	237
CONCLUSION	241
BIBLIOGRAPHIE	246

Préface

Nous sommes particulièrement heureux de voir venir à parution ce premier prix de thèse du SIUEERPP qui nous paraît paradigmatique de ce que les recherches en psychopathologie clinique et psychanalyse peuvent exiger. Comme le souligne Olivier Thomas dès les débuts de son travail, c'est « un parcours qui va devenir une recherche ». Psychologue depuis vingt ans, travaillant avec des toxicomanes depuis dix-huit ans (CSST de l'AMPTA à Marseille), l'auteur assure dans cette structure les fonctions de chef de service d'une équipe de quinze personnes prenant en charge les toxicomanes et par ailleurs est, tant à l'université que dans des formations, soucieux de transmettre une pratique

enracinée profondément dans la clinique psychanalytique.

Notre souci en organisant ce premier prix de thèse du SIUEERPP était de montrer la rigueur de la recherche universitaire française en psychanalyse à une époque où seuls les paradigmes de la preuve et de la randomisation semblent trouver un écho favorable dans le champ public.

L'ouvrage d'Olivier Thomas, issu de sa thèse, s'offre comme un triptyque exemplaire de la recherche en psychopathologie clinique. Nous avons affaire à un clinicien hors pair, fin, rigoureux, ayant une très longue expérience clinique diversifiée en institution et en libéral ; un enseignant accompli, sérieux, soucieux à la fois de transmettre, de former et de communiquer, un chercheur honnête, méticuleux. Il a le goût de la rencontre et l'intranquillité de devoir l'inscrire dans l'écriture, laquelle fait entrer le silence dans la parole.

Ce manuscrit a été élu, non sans débats parmi les membres du jury, car il a pu être reconnu comme un révélateur critique des questions qui se posent à l'institution universitaire aujourd'hui face à la théorisation clinique. A devoir pousser jusqu'au ridicule la procédure de normalisation de l'évaluation universitaire actuelle, nos disciplines se priveraient de ce savoir clinique essentiel des praticiens qui prennent soin de leurs recherches comme de leurs patients. Il s'agit selon nous d'un

*point politique essentiel : la standardisation, l'uniformisation et la normalisation des doctorats de psychologie risquent de conduire à des thèses de psychologie clinique qui seraient formellement un clonage des autres psychologies mais sans clinique psychopathologique authentique. De telles thèses de psychologie clinique seraient conformes au plan formel aux autres thèses de psychologie mais sans aucun développement authentiquement psychopathologique, elles resteraient vides et orphelines du souci épistémophilique sécrété par la rencontre avec le *pathemathos* de la clinique.*

Dans ce cadre, au moment même où la psychiatrie vétérinaire se fabrique une sous-spécialité médicale avec la notion d'addiction qui uniformise, normalise en arasant les différences entre sujets, entre sexes, entre produits, entre jouissances, l'auteur réintroduit la différence sexuelle dans le rapport au produit que la passion de la drogue, celle dudit « addicté » comme celle de « l'addictologue », tend parfois à abolir. Il le fait avec l'opérateur de la passion qui est à la fois souffrance et amour, en prenant appui sur les paroles même de Virginie, une de ses patientes : « Dans le monde de la toxicomanie on ne peut pas être parent, on n'est pas homme, pas femme, on est toxico avec une mentalité de toxico. »

À l'écoute de cette parole, toujours unique, dans un langage, toujours commun, l'auteur réintroduit, au cœur de la pensée sur les toxicomanies ce qui

se trouve actuellement désavoué par la culture pseudoscientifique : la différence, l'amour et la souffrance. Il interroge ainsi ce que le discours « médico-économique » provoque de normalisation des individus et de leurs comportements, au nom de la santé conçue comme un Bien – et qui comme tout « Bien » doit être imposé au sujet, suivant en cela les grands penseurs du *xx^e* siècle. Lacan qui disait de la norme : le normal, c'est le psychotique, c'est-à-dire celui qui met sa position de sujet en panne ; Michel Foucault qui disait : « La norme, ce n'est pas simplement, ce n'est même pas un principe d'intelligibilité ; c'est un élément à partir duquel un certain exercice du pouvoir se trouve fondé et légitimé. »

La question que soulève Olivier Thomas dans cet ouvrage est d'une actualité brûlante, et nous pourrions la formuler ainsi : les rapports que notre culture entretient avec la passion de la drogue ont quelque chose de franchement contre-transférentiels, c'est-à-dire que par cette technologie de discours et de pouvoir que constituent la psychiatrie et la psychologie modernes, se révèle actuellement le monde des valeurs de notre culture, dont les drogues sont l'effet résistance.

Précisons un peu notre pensée.

Dans la marchandisation de l'expérience de la souffrance humaine que construit la surproposition de soins de la médecine moderne et que les industries de la santé relaient pour le plus grand

bénéfice des actionnaires, se met en place un consumérisme psychotropique. Entre Ritaline et Prozac, entre Patch et Ziban, c'est, au fond, un écrasement des écarts à la norme qui est proposé. Les diverses classifications des pathologies de la vie (comportements, angoisses, etc.) statistiquement construites, proposent et induisent la médicalisation des déviations à ces mêmes normes, et dans ce rapport moderne à la santé, le toxicomane fait figure de martyr. Il témoigne à sa façon de la manière dont une culture prend soin, de ce que Michel Foucault appelait « le souci de soi ». S'il est vrai que la valeur d'une culture se mesure à la manière dont elle traite ses enfants et ses fous, ces passionnés de la drogue que sont les toxicomanes témoigneraient des impasses de notre civilisation contemporaine.

Notre pratique analytique nous révèle à quel point nos théories qui rendent compte de la souffrance psychique s'écrivent sous l'effet de la vérité qui nous affecte dans la problématique du patient. A ce titre, l'addictologie, comme « science », nous paraît un effet de la vérité du toxicomane dans notre culture postmoderne induite par les parlottes. Cette vérité « new age » semble produite en contre-point, au sens mélodique du terme, de l'écriture passionnelle des écrits littéraires ou scientifiques de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle sur la même pratique toxicomaniaque. La question, à la lecture de l'ouvrage, est donc de savoir si ce dont témoignent à leur manière les

toxicomanes hommes et femmes de notre XXI^e siècle n'est pas un pur résultat de notre culture technoscientifique qui aurait des effets psychotissants, des effets de désaveu du sujet ?

Dans le cadre de son travail, Olivier Thomas se laisse interroger par la femme toxicomane à partir de la logique passionnelle et dans son rapport au traumatisme. Il différencie de manière fine et intéressante la douleur et la souffrance, ce qui lui permet de concevoir la toxicomanie au féminin comme une solution autothérapeutique passionnelle suite au traumatisme. Du coup, c'est toute la clinique du toxicomane qui s'en trouve éclairée dans le transfert, comme l'auteur le montre à l'évidence dans son cas princeps, celui de Léa.

En opposition au « sanitaire correct », l'auteur dans sa praxis ne se contente pas d'un échange de « produit » sans modification de la substance éthique des relations des toxicomanes à l'autre ; il prend en charge, à partir de l'échange des produits, cette substance éthique de la passion toxicomaniaque en acceptant de devenir cet Autre que la drogue court-circuite. Cette position thérapeutique devrait être réfléchi par chacun qui se targue d'écouter la souffrance du sujet dans notre monde moderne, car ce n'est peut-être pas seulement la drogue qui court-circuite l'Autre mais les processus mêmes de consommation qui tentent de désavouer le sexué et l'amour.

Ainsi la marchandisation globalisée a pu faire du sexe un produit comme un autre qui s'échange, avec plus-value, sur tous les sites internet ou dans n'importe quel « Mondial » de football. De la même façon, notre lien social a créé cette police sanitaire qui modélise la médecine comme la psychologie contemporaines, en fabriquant des praticiens qui acceptent de devenir les instruments d'un pouvoir qui traite l'homme en consommateur éclairé, et qui gouvernent les corps et les âmes en indiquant comment il faut se comporter pour bien se porter. Ce qui en clair veut dire : oui aux anti-dépresseurs et à la Ritaline, non à la cocaïne et l'ecstasy, sans que l'on puisse toujours cerner avec précision ce qui les différencie du point de vue de la structure moléculaire. Marcel Czermak faisait part à l'un d'entre nous, Roland Gori, il y a quelque temps, de sa longue expérience psychiatrique à Sainte-Anne et des différentes pratiques de prescription médicamenteuse pour les dépressions et les mélancolies. Selon lui, les antidépresseurs actuels seraient davantage des psychotoniques comparables aux amphétamines ou à la cocaïne que des médicaments spécifiques de la dépression.

L'auteur de cet ouvrage se place dans une tout autre problématique, celle qui prend le risque de la parole à laquelle les toxicomanes tardent à se fier. C'est un point important de son travail qui apparaît lorsqu'il dévoile cette passion qui hante et obture à la fois la parole de la toxicomane au moment où elle suspend sa tentative de dissoudre

le traumatisme par la drogue. Léa, encore une fois, est exemplaire. C'est un peu comme si la drogue lui permettait de trouver un motif et une cause à cette absence à elle-même qui se trouve produite par la séduction. Dans sa passion transférentielle, elle téléphone à son psychanalyste pour lui dire qu'elle ne sait plus ce qu'elle lui a dit le matin. Elle lui dit son absence à elle-même qui se trouve ici en rapport avec de « l'amour mort ». Seulement, cet amour mort, dont Lacan fait parfois le noyau de la passion, se trouve ici comme son chat, mort mais conservé, congelé. Et l'auteur décompose de manière extrêmement fine les séquences cliniques qui vont de la drogue à la passion amoureuse, à l'alcool et enfin à ce rien qui se trouve comme encapsulé en elle et entre eux.

Ce travail, où la parole retrouve toute sa place, toujours un peu impossible, toujours un peu ratée, est témoignage de ce que l'Université peut attendre d'un travail de thèse dans le champ de la psychologie clinique et de la psychanalyse. L'auteur souligne que Freud comme Lacan évoquent rarement la question de la psychanalyse des toxicomanes, ce qui est vrai. Mais à la fin de sa vie, lors d'une intervention orale dans un colloque, Lacan visiblement agacé par une question sur la psychanalyse des toxicomanes, toxicomanes qui seraient censés ne pas exister, aurait rétorqué à son interlocuteur : « Mais mon cher, la toxicomanie c'est la meilleure façon qu'on ait trouvé de se débarrasser de la question du zizi. »

Cet ouvrage témoigne que lorsque le clinicien n'oublie pas la question du zizi, alors la parole s'ouvre au-delà de la norme sanitaire, dans une rencontre avec l'Autre, toujours ratée, mais porteuse d'une possible humanité.

Roland Gori et Serge Lesourd

Introduction

Nous nous trouvons d'emblée face à un paradoxe qui est de produire un objet fini, standardisé, répondant à des critères objectifs (universitaires), et qui requiert une validation, à partir d'un itinéraire professionnel mais surtout subjectif, qui s'étale sur plus d'une dizaine d'années. Cet exercice qui consiste à coucher par écrit ce qui est de l'ordre de la rencontre dans son expression la plus passionnelle, c'est-à-dire le transfert, est source de souffrance et renvoie à la dimension de l'inachevé, de l'indicible.

Notre écrit concerne une tentative d'élaboration d'une pratique de psychologue clinicien auprès de jeunes femmes toxicomanes. Par toxico-

mane, nous entendons « un sujet qui est entré dans un certain rapport avec la drogue, et qui consent à se définir toujours davantage, à se simplifier lui-même dans ce rapport à la drogue ¹ ». Plus prosaïquement, les personnes que nous avons rencontrées dans notre pratique et qui s'adressaient à nous le faisaient dans le cadre d'un centre spécialisé de soins aux toxicomanes (CSST). Elles avaient des difficultés avec l'usage de drogues le plus souvent illicites et demandaient à être débarrassées de cette manie du toxique, ou plus précisément des désagréments physiques, sociaux, parfois psychologiques, liés à ces usages d'intoxication.

Dans ce cadre-là, les demandes de soin psychique, les demandes de psychothérapie sont souvent rares d'emblée et doivent être suscitées :

– d'une part la clinique auprès du toxicomane est ingrate et se présente le plus souvent comme une clinique de l'acte, de l'agir ; elle n'ouvre pas d'emblée à une réflexion d'ordre psychanalytique ;

– d'autre part la toxicomanie est prise dans une pluralité de discours qui tentent de la cerner, et qui peuvent faire opposition à une réflexion psychanalytique, et à la constitution d'un

1. J.A. Miller, « Clôture », dans *Le toxicomane et ses thérapeutes*, Paris, Analytica, Navarin Éditeur, 1989, p. 135.

discours sur une clinique psychanalytique avec des patients toxicomanes.

Enfin dernière gageure, nous allons construire notre réflexion autour d'une catégorie, la femme toxicomane, qui n'a fait l'objet d'aucune étude. Il semble que l'être toxicomane soit unisexe, voire hors-sexe, au regard des différentes théories qui se proposent de le définir, et qui ne font pas de distinction entre les hommes et les femmes.

Si les écrits sur les femmes toxicomanes sont quasi inexistants aujourd'hui, l'histoire nous montrera qu'il n'en a pas toujours été ainsi. La toxicomane de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle a été une figure littéraire et scientifique emblématique, décrite le plus souvent dans un registre passionnel.

Nous affirmons que, bien que les femmes toxicomanes soient moins nombreuses à consulter que les hommes, elles sont présentes et nous en avons rencontré. Leurs conduites d'intoxication ne sont ni identiques ni symétriques à celles des hommes et ce à un niveau phénoménologique et dynamique. Leurs troubles, le plus souvent liés à la sexualité, ne sont pas identiques non plus : homosexualité, prostitution, grossesses non désirées et répétées, relations de couple où l'héroïne est un élément indispensable de la relation sexuelle et renvoie à l'image de la femme et de son corps.